



Les opérations militaires d'influence et la notion de norme

Jennifer Dybman

► To cite this version:

Jennifer Dybman. Les opérations militaires d'influence et la notion de norme. Université de Reims - Champagne-Ardenne, Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues Et la Pensée. 1ère Journée D'Étude des doctorants du CIRLEP, May 2012, Reims, France. pp.17-20, 2012. <hal-00713517>

HAL Id: hal-00713517

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00713517>

Submitted on 1 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES OPERATIONS MILITAIRES D'INFLUENCE ET LA NOTION DE NORME

Jennifer Dybman
CIRLEP EA – 4299
Université de Reims – Champagne-Ardenne

L'objectif de cet article est de proposer une réflexion sur la notion de norme appliquée aux opérations militaires d'influence. Cette réflexion s'articulera autour de deux thèmes. D'une part, elle cherchera à analyser l'utilisation de la connaissance de la norme comme « moyen d'influencer l'Autre ». De l'autre, elle étudiera les limites – et les risques – de cette « course » à la connaissance, visant à faire accepter par l'Autre une norme forgée pour permettre la réussite des opérations militaires.

Au préalable, il importe de définir ce que sont les « opérations militaires d'influence » pour établir de façon claire le périmètre d'application de cette étude. Les opérations militaires d'influence « regroupent l'ensemble des activités dont l'objet est d'obtenir un effet sur les comportements d'individus, de groupes ou d'organisations (appelés infocibles) afin de contribuer à l'atteinte des objectifs politiques et militaires³¹ ». Ce terme est propre aux forces armées françaises. Pour le même type d'opérations, les Britanniques et les Canadiens, par exemple, emploient celui d'« opérations psychologiques », quand les Américains utilisent celui de « Military Information Support Operations », ou « MISO ». Pour parvenir à leurs fins, les opérations militaires d'influence disposent de moyens de production et de diffusion très divers : tracts, émissions radio ou télévisées, haut-parleurs, etc. Leur rôle consiste aussi bien à encourager désertions et capitulations qu'à contribuer aux efforts de réconciliation en permettant de ramener la confiance dans les nouvelles institutions.

Le champ d'étude à présent défini, se pose la question de savoir comment la notion de norme intervient dans ce contexte. Le Larousse définit la norme comme « la règle, le principe, le critère auquel se réfère tout jugement », mais également comme « l'ensemble des règles de conduite qui s'imposent à un groupe social³² ». Ces deux définitions mettent en avant deux types d'enjeux. Premier enjeu : l'insistance sur le caractère essentiel de la connaissance de l'Autre par les forces armées afin de mettre en œuvre de façon efficace les opérations militaires d'influence. Celle-ci permet d'appréhender et de comprendre les règles, les principes et les critères régissant les infocibles sur lesquelles vont se concentrer ces opérations. Deuxième enjeu : les limites et les risques d'une connaissance qui a pour objectif de faire adopter un certain comportement et/ou certaines règles de conduite aux infocibles ayant des normes culturelles différentes.

³¹ CENTRE INTERARMÉES DE CONCEPTS, DOCTRINES ET D'EXPÉRIMENTATIONS, *Les opérations militaires d'influence*, DIA-3.10.1, n°069/DEF/CICDE/NP, Paris, 5 mars 2008, p.47.

³² À consulter en ligne : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/norme/55009> (lien consulté le 2 mai 2012).

La connaissance de l'Autre est un enjeu capital dans le cadre de conflits contemporains qualifiés de populo-centrés, c'est-à-dire dont le centre de gravité est la population. Les comportements de tous les acteurs, qu'il s'agisse des alliés, des sources d'opposition ou d'acteurs neutres comme les organisations non gouvernementales, sont décisifs dans l'issue d'un conflit comme dans le retour à la paix. Il est par conséquent nécessaire de comprendre les motivations de ces différents acteurs, pour être capable de modifier leurs perceptions, affecter leur volonté et les persuader d'accepter de faire ce que l'on juge nécessaire pour parvenir aux objectifs recherchés. L'efficacité des opérations militaires d'influence dépend de la perception, en fonction de leurs normes culturelles, par les infocibles, de la crédibilité des personnes chargées de la mise en œuvre de ces opérations, de la diffusion des messages psychologiques, et de leur capacité à tenir les promesses ou à réussir les opérations militaires³³. Elle nécessite donc le développement d'une réelle ouverture culturelle et d'une connaissance profonde de la société concernée, ce qui demande temps et expertise. Le commandement doit essayer de comprendre la façon de penser des populations présentes sur le théâtre d'opérations. Il doit déterminer quels sont les symboles, les thèmes, les messages et les pratiques les plus susceptibles de trouver un écho dans les « cœurs et les esprits » de ces populations. Tout aussi nécessaire est la compréhension des facteurs qui influencent la façon dont une personne se forge une opinion et, par conséquent, la façon dont elle réagira dans une situation donnée.

Reflets de cette prise de conscience, les universitaires – anthropologues, linguistes ou historiens –, sont de plus en plus sollicités, par les autorités politiques et militaires, pour permettre à ces derniers de mieux appréhender leur environnement opérationnel. Trois exemples, l'un britannique, les deux autres américains, permettent d'illustrer cette démonstration. En 2009, une Joint Doctrine Note, *The Significance of Culture to the Military*, publiée par le Ministère de la Défense britannique, précise que la culture comprend « les valeurs, les croyances et les normes, reflétées dans des systèmes et des structures différents, et affectées par le passé et le présent³⁴ ». Elle ajoute que la culture « contribue aux attitudes, aux idées et aux attentes d'un individu, comme elle façonne les perceptions, les motivations, les intentions et les comportements de ce dernier³⁵ ». Cette Joint Doctrine Note a pour objectif de démontrer que la culture constitue un aspect fondamental de la réponse aux défis soulevés par les conflits contemporains – caractérisés par une sensibilité accrue aux pertes humaines, la prévalence des médias ou encore l'importance du soutien de l'opinion publique –, en permettant de trouver des options recourant de façon moindre à la violence physique. Les Américains vont également dans ce sens. La création du *Human Terrain System* en est l'illustration, aboutissement d'un processus entamé fin 2003, en réponse aux plaintes des officiers américains déployés en Irak qui déploraient le fait d'avoir peu, sinon aucune information sur la population locale. Les responsables du Pentagone contactent alors une anthropologue travaillant pour la Défense, Montgomery McFate, partisane convaincue de l'utilisation des sciences sociales pour améliorer la stratégie et les opérations militaires³⁶. En 2005, McFate contribue à l'élaboration d'une base de données destinée à fournir aux officiers des informations détaillées sur la population locale³⁷. Le *Humain Terrain System* est mis en

³³ GROUPEMENT D'INFORMATION OPÉRATIONNELLE, « Les opérations militaires d'influence dans le cadre des opérations d'information », *Doctrine*, numéro spécial, mai 2008, p. 54.

³⁴ MINISTRY OF DEFENCE, *The Significance of Culture to the Military*, Londres, 2009, p. 1-1.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ David ROHDE, « Army Enlists Anthropology In War Zones », *The New York Times*, 5 octobre 2007, p.4.

³⁷ *Ibid.*, p. 5.

place en 2005-2006. L'objectif de ce programme est triple. Il vise à conseiller les commandants de terrain en comblant le vide de connaissance culturelle concernant l'environnement opérationnel, à fournir une interprétation culturelle des événements se produisant dans la zone d'opérations, et enfin, à permettre l'établissement de relations avec les personnalités influentes locales³⁸. Pour ce faire, il prévoit le déploiement, au côté des unités tactiques et opérationnelles, d'équipes de cinq à neuf personnes ayant une formation en sciences sociales, les *Human Terrain Teams*. Le programme de troisième cycle « Conflits et Culture » de la Marine américaine est un autre aspect de la volonté américaine d'utiliser la contribution des chercheurs en sciences sociales sur le théâtre d'opérations. Ce programme se fonde sur la conviction que les Etats-Unis doivent comprendre les cultures et les sociétés du monde pour parvenir à « interagir de façon efficace avec les populations locales ». Consacré à l'étude des données anthropologiques, ethnographiques, sociales, politiques et économiques, il a pour objectif de guider les politiques américaines tant au niveau stratégique qu'opérationnel.

Au fil des années, s'est affirmée la nécessité de mieux connaître l'Autre avec pour objectif final d'obtenir une efficacité maximale des opérations militaires. On peut cependant s'interroger sur les limites, et les risques potentiels, de cette « course à la connaissance ». Un article de Ryan Clow (ancien militaire, Ministère canadien de la Défense nationale), publié par la *Revue militaire canadienne* en 2008, évoque le fait que « le soldat moderne est le produit des normes sociales de sa société » et que, par conséquent, il a souvent tendance à interpréter les comportements d'autrui en fonction de sa propre expérience et à les juger à l'aune des attitudes et des comportements qu'il considère lui-même comme acceptables, l'empêchant ainsi de saisir une situation de façon objective.

La Joint Doctrine Note britannique évoquée *supra*, qui étudie l'aspect capital de la notion de culture pour les militaires, aborde également le problème de l'ethnocentrisme, c'est-à-dire l'évaluation des autres cultures selon des opinions préconçues trouvant leur origine dans sa propre culture. Selon la note, les militaires devraient mener un travail d'introspection afin d'être conscients de ce phénomène et de comprendre l'influence de leur propre culture, en particulier les perceptions et préjugés inconscients qui pourraient entraver leur travail sur le terrain et affecter leur relation aux autres. Elle met aussi en garde contre une série de risques inhérents à la volonté d'améliorer la connaissance culturelle. Un des risques pourrait être une tendance à se concentrer sur les différences, susceptible de renforcer l'opposition entre « eux » et « nous ». *A contrario*, un autre risque serait d'aboutir à une empathie excessive envers certains groupes pouvant mettre en cause la loyauté et l'objectivité d'un individu au sein de sa propre organisation, voire diminuer l'objectivité et la capacité à mener à bien les besoins opérationnels – la déshumanisation de l'ennemi est une technique utile pour permettre de gérer le stress de la bataille.

Au-delà des limites et des risques qu'implique l'ethnocentrisme, le risque de dérives que comporte cette recherche de connaissance a été soulevé, en particulier par l'Association américaine d'anthropologie qui a averti ses membres contre la possible violation du code de déontologie de la profession qui stipule que « leur activité ne doit en aucun cas nuire aux populations étudiées, et que ces dernières doivent consentir en connaissance de cause à leur participation aux activités de recherche ; cette condition étant impossible dans des conditions de combat³⁹ ».

³⁸ HUMAN TERRAIN SYSTEM, *Human Terrain Team Handbook*, septembre 2008, p. 4.

³⁹ William O. BEEMAN, « L'anthropologie, arme des militaires », *Le Monde diplomatique*, décembre 2011-janvier 2012, n°120, p. 65.

Certains anthropologues rappellent le mauvais usage fait dans le passé des sciences sociales dans le cadre de campagnes de contre-insurrection, au Vietnam par exemple avec le projet CORDS⁴⁰. Ils dénoncent le système de « terrain humain » comme de l'« anthropologie mercenaire », exploitant les sciences sociales à des fins politiques, allant ainsi à l'encontre du code de déontologie, et expriment leur crainte que les universitaires travaillant avec les militaires puissent indirectement nuire à l'ensemble de la profession en les faisant passer pour des espions au service de l'armée américaine⁴¹, perturbant ainsi leur mission scientifique⁴².

La connaissance de la norme est un impératif des opérations militaires d'influence, elles-mêmes reconnues comme essentielles à la réussite de l'opération militaire au sens large.

Mais il ne faudrait pas que sa quête masque les risques et les dangers qu'elle comporte.

Bibliographie

BEEAMAN, William O., « L'anthropologie, arme des militaires », *Manière de voir, Le Monde diplomatique*, n°120, décembre 2011-janvier 2012.

CENTRE INTERARMÉES DE CONCEPTS, DOCTRINES ET D'EXPÉRIMENTATIONS, *Les opérations militaires d'influence*, DIA-3.10.1, n°069/DEF/CICDE/NP, Paris, 5 mars 2008.

GROUPEMENT D'INFORMATION OPÉRATIONNELLE, « Les opérations militaires d'influence dans le cadre des opérations d'information », *Doctrine*, numéro spécial, mai 2008.

HUMAN TERRAIN SYSTEM, *Human Terrain Team Handbook*, septembre 2008.

MINISTRY OF DEFENCE, *The Significance of Culture to the Military*, Londres, 2009

ROHDE, David, « Army Enlists Anthropology In War Zones », *The New York Times*, 5 octobre 2007.

Pour citer cet article

Jennifer DYBMAN, « Les opérations militaires d'influence et la notion de norme », in Maxime BREYSSE (coord.), *1^{ère} Journée d'Étude des doctorants du CIRLEP*, Université de Reims – Champagne-Ardenne, Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues Et la Pensée, 2012, à consulter en ligne : hal.archives-ouvertes.fr, p. 16-20.

⁴⁰ « Le projet CORDS (Civil Operations and Revolutionary Development Support) avait pour mission de coordonner les programmes civils et militaires de « pacification » américains au Vietnam. Il visait à établir une « cartographie humaine » du terrain permettant d'identifier – et donc de désigner comme cibles potentielles – les personnes et les groupes suspectés de soutenir les communistes. On sait avec certitude que la recherche anthropologique a été utilisée au cours de cette opération », *Ibid.*

⁴¹ David ROHDE, *art. cit.*, p. 2.

⁴² William O. BEEAMAN, *art. cit.*, p. 65.